

July 1841
ENCYCLOPÉDIE DU COMMERÇANT

— DICTIONNAIRE —

— DU —

COMMERCE

ET DES

MARCHANDISES,

CONTENANT

TOUT CE QUI CONCERNE LE COMMERCE

DE TERRE ET DE MER.

TOME PREMIER.

(A—F.)

PAR MESSIEURS

ANDRAUD, *Inspect. des Combustibles de Paris*; AD. BLAISE;
BLANCHI aîné, *Dir. de l'École spéciale de commerce*; BLAY, *Syndic des court. de commerce de Paris*;
AM. BURAT, JUL. BURAT, *Ingén. civils*;
Es. CORBIÈRE, *Direct. du Journal du Havre*; CORTAMBERT, *Prof. de géogr. commerciale*;
DÉSIÈRE, *Fab. de Bronzes*; DUBRUNFAULT, *Prof. de Chimie industrielle*;
ERNEST DUJARDIN-SAILLY; DURMONT, *Agrégé*; H. DUSSARD; THÉODORE FIX;
EUG. FLACHAT; STÉPHANE FLACHAT-MONY, *Ing. civ.*;
FRANCOEUR, *Prof. à la Fac. des sciences*; J. GARNIER, *Prof. à l'École de Commerce*;
EDM. HALPHEN, *Nég. en Pierres fines*;
CH. LEBENTIL, *Nég., Memb. du cons. sup. de comm.*; LENOIR, *Inspect. gén. des Halles et Marchés*; LONCHAMPS;
MAG-CULLOCH, *Prof. d'Économie politique à Londres*; MICHEL;
A. MIGNOT, *Agrégé et Prof. de droit Commercial à Rouen*; TH. DE MORVILLE;
B. PANCK, *anc. Agrégé au Trib. de Comm. de Paris*;
BARISOT, *Chef aux Archives de la Marine*; PAYEN, *Fab. de Prod. chimiques*; PELOUZE père;
PELOUZE fils, *Essayeur à la Monnaie de Paris*; PERPIGNA, *Avocat*;
POMMIER, *Dir. de l'Écho des Halles*; REY, *Fab. de Châles*; HORACE SAY, *Nég.,*
membre de la Chambre de Commerce;
WANTZELL, *Prof. de Tenue de Livres et de Comptabilité*
à l'École de Commerce, etc.

Publié sous la direction de M. Guillaumin.

PARIS,
GUILLAUMIN ET C^{ie}, ÉDITEURS,

GALERIE DE LA BOURSE, 5, PASSAGE DES PANORAMAS.

1841.

la zostère, il en offre aussi de forts grands sous le rapport économique. Le prix des matelas ainsi confectionnés est de plus de 50 p. 0/0 moins élevé que celui des matelas en laine et en crin. Il est juste d'ajouter que les deux matières conservent toujours une valeur que n'a pas la zostère, dont le prix n'est que de 40 à 55 cent. la livre. On en vend ainsi en nature d'assez grandes quantités pour rembourrage de meubles et de voitures.

Il nous reste maintenant à parler d'un autre produit du règne végétal auquel on a donné, plus spécialement encore qu'à tous les autres, le nom de *crin végétal* (1). Nous voulons parler de la *caragate* (*tillandsia usneoides* de Linné), végétal singulier de la famille des *broméliacées*, dont le port hétéroclite est à peu près celui des lichens filamenteux du genre *usnea*, et qui, parasite comme eux, couvre les arbres malades des deux Amériques, depuis le Midi du Brésil jusque dans le Nord des Florides. Ce végétal, dépouillé, par une sorte de rouissage et de pourriture, d'un duvet soyeux qui le recouvre, prend totalement l'aspect noirâtre et crépé du crin animal, avec lequel on pourrait le confondre au premier aspect, tant la ressemblance est grande.

La *caragate*, supérieure aux fibres d'agave dont nous avons parlé en commençant, est loin de présenter les mêmes avantages que la *zostère*; néanmoins son bon marché, et la faculté dont elle jouit de se laisser carder comme le crin, l'ont fait rechercher par un certain nombre de consommateurs, séduits par le singulier aspect de la *caragate*. Mais nous devons le dire, l'opération du cardage est, pour cette substance, une cause de détérioration qui la met bientôt hors d'usage.

CRINOLINE. (Voyez ÉTOFFES EN CRIN.)

CRISE COMMERCIALE. On désigne ainsi ces époques de discrédit général qui suspendent pendant quelque temps le cours régulier des affaires de commerce.

Une crise commerciale se manifeste par des faillites nombreuses, par la baisse du prix de presque toutes les marchandises et de toutes les valeurs, par la hausse de l'intérêt et la rareté de l'argent, et par la dépréciation des effets de crédit.

Parmi les causes diverses qui produisent les crises commerciales, les unes sont étrangères à l'économie industrielle, quoiqu'elles y portent la perturbation; les autres y sont inhérentes. Au rang des premières, il faut citer les événements politiques, et les fléaux qui de temps en temps désolent l'humanité. Quant aux autres, elles tiennent à la nature même de notre organisation commerciale et industrielle.

Les événements politiques influent vivement sur le commerce, parce qu'ils frappent ordinairement un grand nombre d'intérêts à la fois; et dans le commerce, les intérêts s'enchaînent, sont pour ainsi dire solidaires les uns des autres: on ne peut porter atteinte à une partie sans réagir sur la masse. Ainsi, une guerre maritime enchaîne au port nos navires; elle empêche l'exportation des marchandises, qui trouvaient un débouché au-delà des mers. Le marin qui ne peut plus naviguer, l'armateur qui ne trouve plus d'affrêteurs pour ses navires, le négociant qui voit ses opérations suspendues, le manufacturier qui ne reçoit aucune commande, tous souffrent de l'interruption du commerce extérieur; et si quelques

uns complaint sur le mouvement ordinaire de leur commerce pour satisfaire à leurs engagements, la suspension forcée de leurs affaires peut causer celle de leurs paiements; une faillite en entraîne une autre, et le crédit, en se retirant, précipite la ruine des commerçants qui s'appuyaient sur lui. Une guerre continentale produit aussi ces déploraux résultats; elle ferme les débouchés, interrompt les communications, et peut faire craindre une invasion.

Ce siècle nous a fourni des exemples de cette nature. A la rupture de la paix d'Amiens, en 1803, notre commerce éprouva une crise assez violente; elle frappa surtout sur le commerce maritime qui fit des pertes considérables, beaucoup de ses navires ayant été capturés par les Anglais. Cependant l'industrie manufacturière souffrit peu de cet événement, car la durée de la paix avait été trop courte pour donner beaucoup d'extension à l'exportation des produits de fabrique française. En 1814 et 1815, l'invasion des armées alliées produisit une perturbation générale, encore aggravée par les maux de la guerre, on craignit même un moment pour la solvabilité de la Banque de France, et de nombreux porteurs de ses billets se pressaient à ses portes pour demander leur remboursement. Cependant elle soutint le choc. Mais des faillites considérables, la ruine de beaucoup de fabriques, furent la conséquence des événements politiques. L'introduction des marchandises anglaises, favorisée par l'occupation des troupes étrangères, apportait une concurrence ruineuse à nos manufactures. Le retour de la paix, la fin du blocus continental, la liberté de la navigation maritime, donnaient d'ailleurs des conditions différentes à l'industrie. C'était une nouvelle ère industrielle qui commençait, et elle devait nécessairement produire une révolution dans les relations commerciales.

Quant aux causes de perturbation qui tiennent à notre organisation industrielle, elles méritent d'autant plus d'être examinées qu'on ne se pénètre pas assez généralement de leur importance.

Elles ont deux origines distinctes : 1° l'abus du crédit, 2° la fausse direction des forces productrices.

L'abus du crédit favorise presque toujours la mauvaise direction de la production. Cependant il suffit aussi seul pour déranger le mécanisme de la circulation, pour amener une crise commerciale.

Ainsi les désastres qui suivirent le système de Law, la crise que produisirent en 1819 les emprunts publics négociés pour payer les contributions de guerre, peuvent être attribués à l'abus du crédit. C'est à cette cause qu'il faut encore reporter la crise de 1825, et même celle de 1830 (qu'on ne doit pas attribuer exclusivement aux événements politiques). Mais, à ces époques, une production exagérée, mal répartie, encouragée par l'excès des moyens de crédit, aggravait encore les embarras.

Le crédit, sans doute, est un élément puissant de richesse, mais n'oublions pas que c'est parce qu'il fait passer les capitaux dans les mains de ceux qui peuvent les employer avec le plus de profit pour la société; et qu'il ne crée pas par lui-même des capitaux. Lorsqu'une banque émet un billet de 1,000 fr., elle ne crée pas un capital de 1,000 fr.; mais elle donne à l'industriel qui reçoit le billet la faculté de se procurer pour cette valeur les capitaux ou matières premières qu'il doit mettre en œuvre. Si la Banque émet un nombre de billets tel que leur somme fasse élever sensiblement

(1) La zostère dont nous venons de parler est vendue sous son nom scientifique. On a eu le bon goût de ne pas la désigner par un titre prétentieux, qui n'est le plus souvent que l'enseigne du charlatanisme, et qui, dans tous les cas, n'ajoute rien aux qualités réelles des produits qui en sont affublés.

le prix des matières premières, etc., sans que l'abondance du métal qui compose la monnaie corresponde à cette élévation de prix, il en résultera qu'un billet de 1,000 fr., par exemple, qui achetait, avant l'émission exagérée, 1,000 liv. de coton, n'en achètera plus après que 5 ou 600. Cependant la quantité de métal indiquée par le billet de 1,000 fr. devrait toujours valoir 1,000 liv. de coton. C'est l'émission exagérée qui a détruit la proportion : la conséquence, c'est que le métal ira où il peut acheter une plus forte quantité de coton ; il abandonnera le pays où il se trouve déprécié, et la Banque ne trouvera plus la quantité suffisante de numéraire pour rembourser ses billets ; ou plutôt, ce qui arrive ordinairement en pareil cas, les billets revenant en abondance au remboursement, si la Banque est solvable, elle paie ; mais la circulation de son papier diminue beaucoup, et cette diminution produit l'effet contraire à celui que l'accroissement avait amené ; c'est-à-dire que les prix de toutes les matières premières, des marchandises, etc., diminuent beaucoup. De là des pertes nombreuses, le retrait du crédit, et la crise éclate.

C'est l'exemple que nous a fourni l'Angleterre, à la fin de 1825. Une augmentation considérable avait eu lieu dans la circulation des billets des banques de province ; cette augmentation avait encouragé des entreprises folles sur les mines de métaux précieux d'Amérique, et les emprunts étrangers ; les manufactures en avaient senti une impulsion extraordinaire pour satisfaire aux demandes d'exportation. Mais cette grande activité, qui ne reposait pas sur les besoins réels de la consommation, s'arrêta enfin ; on commença à douter de la solvabilité des banques ; on courut au remboursement, et comme elles étaient d'autant moins préparées qu'elles avaient un plus grand nombre de billets en circulation, beaucoup de ces établissements furent forcés de suspendre leurs paiements. La Banque d'Angleterre, heureusement, ne partagea pas le discrédit général, et elle vint au secours de la circulation en augmentant en quelques jours ses émissions de billets de 18 jusqu'à 25 millions st. Mais un moment sa réserve de numéraire en caisse était réduite à presque rien, c'est-à-dire à un million sterling, y compris les lingots et la monnaie étrangère.

D'autres faits viennent encore appuyer notre raisonnement sur l'abus du crédit. Il est à remarquer qu'en France toutes les crises que le commerce a éprouvées ont été précédées d'une circulation exagérée d'effets de commerce.

Ainsi, en 1809, les effets de commerce escomptés par la Banque de France n'avaient été que de 545 millions ; en 1810, les effets escomptés s'élevèrent à 715 millions, et l'année 1811 fut l'époque d'une crise commerciale.

En 1818, l'escompte des effets de commerce, qui n'avait été l'année précédente que de 547 millions, s'éleva à 616 millions, les effets encaissés pour les comptes-courants montèrent à 542 millions au lieu de 467 millions ; et en 1819, nouvelle crise commerciale.

En 1825, les escomptes s'élevèrent à plus de 638 millions et les effets à l'encaissement à plus de 822 millions, les années 1825 et 1826 furent des époques de crise pour le commerce.

Enfin, en 1830, le changement politique décida plutôt qu'il ne causa la crise de cette année : la circulation des effets escomptés à la Banque avait été de 617 millions et les effets à l'encaissement de 828 millions.

Les crises du commerce, ainsi qu'on vient de le

remarquer, semblent se succéder périodiquement : 1811, 1819, 1825, 1830 marquent comme des époques de laté- lité. Cependant l'adoption du système de crédit public, par tous les états, les progrès mêmes de l'industrie n'ont pas été sans influence sur ces crises. Et puis, après quelques années de calme, d'ordre, de prospérité croissante, le commerce oublie aisément l'expérience des années de détresse ; il se précipite de nouveau, sans règle, sans mesure, dans des entreprises aventureuses, et de nouveaux embarras viennent l'arrêter.

Les causes de perturbation nous paraissent néanmoins s'affaiblir. La paix a consolidé le système de crédit public ; la révolution que la vapeur et les machines ont faite dans l'industrie est terminée, et les perfectionnements qui se développent tous les jours n'ont pas une influence assez grande pour changer sensiblement les conditions du travail. L'expérience du passé porte aussi ses fruits : déjà la Banque d'Angleterre, avertie par la crise de 1825, vient de se prémunir contre une nouvelle, en s'efforçant d'arrêter l'impulsion qui pouvait ramener les mêmes circonstances. Elle a élevé le taux de ses escomptes de 4 à 4 1/2, et puis à 5 p. 0/0, et opère la réduction de la circulation de ses billets avant qu'aucun symptôme de perturbation n'éclate. Au moment où nous écrivons (nov. 1836), tout annonce qu'elle parviendra à faire avorter la crise dont l'Angleterre était menacée depuis plusieurs mois.

MICHEL.

CRISTAL, CRISTAUX. Dans l'histoire naturelle on nomme cristal ou cristaux toutes les substances minérales qui prennent d'elles-mêmes et sans le secours de l'art une figure constante et déterminée ; il y a donc autant de différentes espèces de cristaux qu'il y a de substances qui affectent une figure régulière. Toutes les pierres gemmes, sans exception, sont susceptibles de se présenter sous des formes régulières naturelles qui sont particulières à chacune d'elles, et qu'elles ont dû affecter dans leur formation à la manière des sels que nous faisons cristalliser dans nos laboratoires. Ce caractère distinctif principal des pierres précieuses d'affecter une forme particulière n'est toutefois pas d'un grand secours pour les reconnaître ; car la plupart des pierres fines qui nous arrivent des Indes-Orientales et Occidentales ont perdu jusqu'à la plus légère trace de leurs figures primitives, soit par le frottement du courant d'eau qui les ont charriées, soit par un travail d'ébauche ; il arrive d'ailleurs bien plus souvent que l'examen porte sur des pierres polies et taillées qui ont perdu par conséquent toutes leurs faces naturelles. A l'article PIERRES PRÉCIEUSES nous examinerons plus spécialement les caractères distinctifs qui empêchent de les confondre avec les pierres factices.

CRISTAL DE ROCHE. C'est le quartz incolore ; il aie l'agate, étincelle sous le briquet ; il a la forme d'un prisme à six côtés, terminé à ses deux extrémités par une pyramide hexagone quand sa formation est parfaite. Il y a du cristal de roche dans lequel on ne remarque que la pyramide supérieure, sans qu'on aperçoive de prisme ; on en voit d'autre qui n'est composé que de deux pyramides opposées base à base ; on en trouve très fréquemment qui a le prisme et une pyramide hexagone sans qu'on puisse apercevoir la pyramide inférieure, qui souvent est confondue dans la roche qui lui sert de gisement.

Outre le cristal de roche que l'on rencontre dans les filons de quartz, on recueille aussi avec soin des cristaux remarquables par une limpidité extrême qui se trouvent